Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 6

Artikel: Corps interdits : extraits
Autor: Périsset, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569434

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Extrait de:

Corps Interdits

de Maurice Périsset

Mercredi:

Le journal lui paraissait immense, comme un grand drapeau noir, très noir, puis blanc soudain, avec au centre un petit point qui grandissait. D'où venait que son coeur battait si vite? Il regardait Raymond devant l'évier, qui se rinçait les mains, les secouait avant de les sécher au torchon bordé de rouge, Raymond indifférent à la panique qui le tordait, à l'envie brutale qu'il avait de se jeter dans ses bras avec la bouche pleine de mots: «— Serre-moi fort, très fort . . . Raymond, serre-moi fort contre toi. Si tu savais . . .» Il restait gorge serrée, un peu penché en avant, les bras tendus au dessus de sa tête:

Un Décès suspect à Grenoble

«Nous avons relaté dans notre dernière édition de mardi la macabre découverte faite par un habitant de C. proche village de Grenoble, dans le lac de G. du corps d'un jeune homme paraissant avair séjourné quelques jours dans l'eau. Le cadavre a pu être identifié. Il s'agit du nommé Dubreuil Michel, étudiant, âgé de 19 ans et habitant Montpellier. Il séjournait depuis quelque temps chez Mme M. dont le fils a disparu. La police, qui se refuse à toute déclaration, a procédé aux constatations d'usage. François est activement recherché. Voici son signalement . . .»

— Quelque chose qui ne va pas? demanda Raymond en se retournant. Je suis sûr que tu m'en veux d'être rentré plus tard que d'habitude. On ne fait pas ce qu'on veut, tu sais . . . Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas refuser de boire un coup avec Raoul. C'est jour de paye, et il n'aurait pas compris . . .

— Mais non! dit vivement François. Qu'est-ce que tu vas penser?

Il regardait Raymond avec une ferveur accrue et une sorte de peur panique. Tout son univers serait-il ce visage, que la barbe durcissait, ces yeux qu'une crainte vague rendait plus ardents encore, cette bouche . . . «Cette bouche, pensait François, cette bouche» . . . Elle lui dispensait chaleur et force, fraîcheur et calme comme une source, l'apaisait pour un temps, le rendait pareil à ce qu'il était avant, avant le drame, avant l'injure . . . lui rendait sa pureté. C'était cela, en fait, qui le frappait le plus, cette pureté de leur amour, qui les sauvait.

— Je suis sûr . . . . dit Raymond.

Il se tut, s'approcha de François qui avait replié le journal.

— Je t'ai apporté ça . . . reprit-il.

Il tendit à l'adolescent une paire d'espadrilles.

— C'est bien ta pointure? demanda-t-il en se penchant.

Il était un peu rouge et une mèche claire barrait son front plissé.

— Toi . . . dit François.

Il avait envie de crier, de pleurer, de rire, plus simplement de dire merci. Mais le moindre mot refusait de franchir ses lèvres. A son tour, il se pencha, délaça ses chaussures qui, depuis quelques jours, lui faisaient

mal. Il ne s'était pas plaint, mais Raymond avait bien vu qu'il marchait avec difficulté. Les espadrilles aux pieds, il fit quelques pas.

— Tu vois, dit-il en se penchant à la fenêtre, ton jardin est plus beau depuis que je l'arrose après le coucher du soleil. On dirait que les plantes sont plus vertes . . . .

La main de Raymond pesa sur l'épaule qui fléchit un peu.

— Oui, dit-il.

Etait-ce cela, le bonheur? Ce calme parfait, ce désir insensé d'être bon, cette aptitude particulière à trouver un aspect rayonnant à toute chose?

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir? demanda-t-il au bout d'un temps. Tu veux qu'on aille faire un tour? Il est encore tôt . . . .

Il perçut le léger mouvement de recul de l'épaule, la contraction de tout le corps de François, puis son brusque abandon.

— Si tut veux . . . Mais où m'emmèneras-tu?

— On va marcher.

La nuit les pétrissait. Des insectes bruissaient et, au dessus d'eux, les marronniers paraissaient immenses. Parfois, le phare d'une bicyclette traversait le chemin et, souvent, un:

— «Bonsoir, Monsieur Raymond!» trouait le silence. Raymond répondait, la voix indifférente, une voix que François ne lui connaissait pas. «Il me parle pas ainsi. Pour moi, sa voix change, pour moi . . .» Le texte du journal revenait à sa mémoire au moment où il s'y attendait le moins. «Ils ne peuvent pas me trouver ici, ce n'est pas possible. Qui aurait idée . . . .» Il se rapprocha instinctivement de Raymond, mit sa main sur le bras robuste.

— Tu te rappelles le soir où tu m'as emmené ici?

— Oui.

— Tu m'as demandé où j'allais, et je t'ai répondu: passer les vacances à la mer, ou quelque chose d'approchant. Eh bien, je t'ai menti.

— Et alors?

— Ca ne t'intéresse pas de savoir pourquoi je suis parti de chez moi?

— Tu as plaqué ta famille?

— C'est tout comme.

— A cause de quoi?

Une chouette lança son appel, s'enfuit dans un envol lourd et feutré. Depuis la veille, elle avait déserté le poteau électrique.

— De tout et de rien. Il faudra que je te parle. Mais pas ce soir.

— Tu crois qu'elle te fait rechercher, ta famille?

Raymond sentait que François était perdu entre son désir de se confier et celui de ne pas dire, brutalement, la vérité. Il le connaissait bien, ce petit animal qu'il avait apprivoisé, savait qu'il ne voulait pas jouer au mystérieux et ne parlerait que lorsqu'il serait tout à fait en confiance. Non qu'il eût quelque crainte, mais parce que les circonstances ne s'étaient pas encore prêtées à cette brutale nudité intérieure.

«Il faut que je lui dise que je ne pourrai pas rester. Je ne peux pas le mêler à tout ça. Si on vient à faire une enquête sur moi ici, ça ne peut que lui attirer des ennuis, et je ne le veux pas, je ne le veux pas . . . »

L'idée de fuir qu'il nourrissait le désespérait. Il était parti sans ré-

fléchir, fuyant moins un visage perdu que la mort brutale de ses sentiments, l'effondrement de ses espoirs, comme un château de sable. Maintenant qu'il avait repris espoir, le journal lui rappelait qu'il n'y avait pas de bonheur possible pour les êtres tels que lui.

«Qu'est-ce que je leur ai fait à tous ceux qui me moqueraient s'ils savaient.»

— Tu veux qu'on s'asseoie un peu? demanda Raymond.

— Oui.

Ils étaient près de la rivière et entendaient l'eau qui clapotait.

— Il ya des gens qui prennent des bains de minuit . . . dit François.

— Tu veux te baigner?

— Il fait si chaud.

Ils se deshabillèrent à la hâte. L'eau gifla François et ce contact brutal, qui prenait un aspect mystérieux dans la nuit, le ramena à Raymond, lui faisant oublier ses inquiétudes, qui mettaient comme un grand mur de verre entre son ami et lui.

— Ca va? demanda Raymond.

Il l'entendait s'ébattre dans l'eau sombre, souffler quand il remontait à la surface.

«Raymond, mon ami, toi qui es tout et que je dois perdre. Raymond . . . »

— Oui, dit-il seulement, la mâchoire serrée.

Quand ils se retrouvèrent sur le sable encore tiède, ils restèrent un long moment sans rien dire. La chaleur était toujours lourde, tenace. Des nuages commençaient à boucher le ciel, où les étoiles disparaissaient. Le chant des grillons était plus ardent, plus intime.

— La nuit est belle, murmura François.

— Il y aura un orage dans un moment.

—Tu crois? Ca n'a pas d'importance. J'aime les orages. Tu ne les aimes pas, toi? Quand tout craque de tous les côtés . . .

— Grand gosse! dit Raymond.

C'était dans des moments comme celui-là qu'il se sentait à la fois très proche et très loin de François. L'adolescent lui échappait et il aimait ce personnage nouveau qui lui caressait parfois les ongles, s'amusant à en suivre le contours, ou bien blottissant sa main dans la large paume, cherchant à se faire emprisonner par la poigne rude, qui savait pourtant, très vite, redevenir douce.

— Si je partais, demanda-t-il, qu'est-ce que tu ferais?

Moi?

Raymond se releva. Dans la nuit, François voyait le contours imprécis du beau corps nerveux et solide. La voix de Raymond était sûre, incrédule, sans inquiétude.

— Tu veux partir?

— Je disais ça comme ca.

— Je ne sais pas, dit Raymond au bout d'un temps. Il me semble que plus jamais je ne pourrais vivre comme avant. C'est bien simple, si tu partais, je t'attendrais.

François roula sur le sable et Raymond eut brusquement contre lui son corps chaud et nerveux, ses bras graciles qui ne savaient pas étrein-

dre, son visage si pur que l'angoisse étoilait toujours, ses lèvres qui ne savaient pas embrasser et dont il goûtait la pureté avec un respect mêlé de crainte. Comme une épine, l'inquiétude perçait son bonheur, un bonheur qu'il eût pourtant dû ressentir pleinement à cet instant où la joie houleuse montait à sa gorge. Il caressait les cheveux, qu'il s'amusait à faire boucler à ses doigts, les sourcils humides.

— Ferme-moi les yeux, comme on fait aux morts . . . dit François.

Raymond ne réagit pas et laissa son pouce s'appesantir sur les paupières soyeuses.

— Ton coeur bat fort . . . reprit François.

— C'est vrai. La nage . . .

Gêné, Raymond repoussa son compagnon.

— Non, dit François, en s'agrippant aux bras solides, non.

A nouveau, Raymond caressa le front humide, y posa les lèvres.

— On est bien tous les deux . . . reprit-il.

Toute sa joie, il aurait voulu l'extérioriser; cela ne lui était pas possible. Ses doigts glissaient sur les épaules de François, s'attardant aux omoplates un peu saillantes, aux côtes nettes sous la peau.

— T'es tout maigre, murmura-t-il, tout maigre.

La pluie crépitante les surprit au moment où ils commençaient à s'habiller. Le ciel s'était entièrement bouché sans qu'ils s'en fussent aperçus et, en courant, ils s'élancèrent vers la maison qui, dans la lueur des éclairs, leur apparaissait comme une illustration de conte fantastique. Les sandales de caoutchouc de Raymond claquaient sur le sol détrempé d'un seul coup. Le tonnerre roulait d'un bout à l'autre de l'horizon, au dessus de la chaîne de montagnes qui prenaient de curieuses teintes vertes et bleues. Dans le jardin, une forte odeur de terre flottait.

— Pas de lumière! grogna Raymond après avoir tourné le commutateur. Manquait plus que ça . . . Viens, dit-il en prenant François par la main, on va se sécher dans la cuisine. Pour comble de malheur, je n'ai pas de bougie et la lampe à pétrole est vide . . . .

Ils quittèrent leurs vêtements détrempés.

A nouveau, François percevait l'odeur qui se dégageait du corps de Raymond, cette odeur qu'il aimait retrouver dans sa chevelure, dans le creux de son épaule où il blottissait sa tête.

— Viens que je te sèche . . . dit Raymond.

Ses bras entourèrent la poitrine un peu étroite, la frictionnèrent à l'aide de la serviette éponge.

Ils cédèrent soudain à ce désir qui les tourmentait depuis le début de la soirée sans qu'ils en eussent tout à fait conscience. Sans nulle hâte cependant, parce que leurs sentiments transformaient tout, leur amour lumineux et pur, qui faisait battre violemment leur coeur, les rendant soudain timides.

Un papillon de nuit se heurtait à la vitre, mais ils ne l'entendaient pas, pas plus qu'ils ne faisaient attention à l'orage. Ils s'enfonçaient dans les espaces de l'amour, dans cet univers à mi-chemin entre la vie et la mort, où rien n'existe plus que cette soif violente, inextingible, qui ne trouve son apaisement que dans une autre soif. Ils roulèrent sur le lit, inconscients et torturés, le coeur battant comme une mécanique sourde.